

LE PELERINAGE DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

Les pèlerinages au Moyen Age

« Saint-Jacques-de-Compostelle, pour l'homme du Moyen Age et pour ses successeurs, n'a pas été le grand pèlerinage que voulait la nature des choses, comme le voyage d'Orient parce que là étaient les Lieux Saints, ou le voyage de Rome parce que là étaient les apôtres fondateurs de l'Eglise d'Occident.

Compostelle, ce n'était ni le voyage vers le martyr, ni la venue vers le Siège apostolique. Et pourtant, par-delà l'horizon limité de mille pèlerinages entre lesquels s'inscrivait le calendrier de la piété populaire, par-delà même les perspectives des hauts lieux comme Le Vézelay ou Saint-Michel-au-péril-de-la-Mer, Compostelle fait figure de lieu saint privilégié. Peut-être sans les à-coups de la piété jubilaire sans cesse ranimée par la volonté pontificale en faveur du pèlerin romain, celui de Compostelle représente-t-il le plus fort et le plus constant des centres d'attractions religieux de l'Occident médiéval.

C'est de foi qu'il s'agit ici, avant tout. Une foi qui pousse les hommes à la mortification des cheminements difficiles, à la brisure sociale qu'est l'absence, au risque que fait planer sur le pèlerin la multiplication des occasions de maladie. Acte de foi, qui fait aller de sanctuaire en sanctuaire des hommes pour qui le chemin constellé d'étoiles devient, dans le ciel, une immense signalisation. »¹

Ces propos de l'illustre historien Jean Favier résument parfaitement l'une des données fondamentales de la piété au Moyen Age : **Le Pèlerinage.**

« Marche ! sois guéri ! vois »

Appliquant à la lettre ce que leur dictait l'Evangile, des millions d'hommes et de femmes quittèrent leur foyer pour se faire pèlerins.

Aller prier sur le tombeau du Christ à Jérusalem était naturellement le pèlerinage par excellence. Mais la route des lieux saints s'avérait un véritable calvaire pour ces humbles croyants, tant les dangers étaient grands sur les chemins « étrangers », quand les Turcs n'interdisaient pas purement et simplement le passage sur leurs territoires.

Le pèlerinage à Rome, sur les tombes des apôtres Pierre et Paul, connut un grand succès dès le Moyen Age (V^e au VIII^e siècle), à tel point que le terme de « Romieu » ou « Roumieu » servit à désigner ensuite les pèlerins, qu'ils aillent à Rome ou à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Au V^e siècle, nos ancêtres les Gaulois (du moins ceux qui habitaient la future « Touraine ») vénéraient à tel point un ancien légionnaire romain qu'ils en firent « l'apôtre des Gaules » : Saint-Martin.

Le tombeau de l'évêque de Tours va devenir le sanctuaire national des Mérovingiens (V^e -VIII^e siècle).

Du V^e au IX^e siècle, des pèlerinages naissent et prospèrent attirant des foules considérables : Notre Dame du Puy au Puy-en-Velay, Saint Hilaire à Poitiers, Saint Martial à Limoges, Saint Gilles à Saint-Gilles-du-Gard, Sainte Foy à Conques..., sans oublier le Mont Tombe, futur Mont-Saint-Michel.

¹ Préface du catalogue de l'exposition sur Saint-Jacques-de-Compostelle en 1976 à Parthenay

En l'an de grâce 950, accompagné d'une suite nombreuse (95 personnes) Godescalc, évêque du Puy-en-Velay, se rend à cheval sur les lieux d'un sanctuaire dont la réputation ne cesse de grandir : **Santiago De Compostella**.

I -La découverte du tombeau

Les récits légendaires de la découverte du tombeau de Saint Jacques peuvent prêter à sourire, en cette fin de XX^e siècle où le « progrès » et la « science » prétendent régenter l'Univers. Deux guerres mondiales et des conflits incessants sur les cinq Continents de la planète devraient nous conduire à plus d'humilité... vertu première du pèlerin... comme de l'historien !

Les premiers écrits relatant la découverte du tombeau de l'apôtre datent de 1077 : ils sont contenus dans la « Concordia de Antealtares », texte d'un accord signé entre l'évêque de Compostelle, Diego Pelaez et les moines du premier monastère. Ils nous rapportent en un récit empreint du merveilleux propre au Moyen Age, l'aventure extraordinaire de l'ermite Pelagius (ou Pelagio) et de l'évêque Théodomir :

En ce temps là, à l'aube du IX^e siècle, un ermite du nom de Pélagius vivait auprès de l'église de San Felix de Lovio, non loin de la ville d'Iria Flavia, où siégeait l'évêque Théodomir. Vers 810-813, Pélagius est le témoin de phénomènes surnaturels et reçoit, en songe, la révélation du lieu du tombeau de Saint Jacques. Après s'être confié à l'évêque Théodomir, les deux hommes partent à sa recherche guidés par une étoile mystérieuse brillant au-dessus de celui-ci. Le champ où gît le tombeau prend le nom de « Campus stellae » (champ de l'étoile), qui deviendra ensuite « Compostelle ». Pélagius et Théodomir découvrent une tombe où reposent trois sarcophages. Pour Théodomir, pas de doute : il s'agit des sépultures de l'apôtre Jacques et de ses deux compagnons Athenase et Théodore, dont on avait perdu le souvenir depuis plusieurs siècles.



L'évêque Théodomir découvre le tombeau de Saint Jacques
Miniature de la cathédrale de Compostelle (XII^e – XIII^e)

La nouvelle fait grand bruit au royaume des Asturies et de Galice. Le roi Alphonse II (789-842) fait édifier aussitôt une église sur ce « Campus stellae ». La dévotion prend très vite de l'ampleur et les foules se déplacent en pèlerinage pour rendre hommage à l'apôtre du Christ.

Localisée dans un premier temps à la Galice, la renommée du sanctuaire de Compostelle gagne peu à peu toute la Chrétienté.

En 844, la victoire du roi chrétien Ramiro sur les Maures, à Clavijo, assoit définitivement la réputation de Saint Jacques : n'est-il pas apparu soudainement dans le ciel sous les traits d'un fougueux cavalier menant les chrétiens à la victoire ?

Saint Jacques devient le « Matamore » (« tueur de Maures »), le symbole de la lutte contre les « Infidèles », ces musulmans chassés peu à peu d'Espagne, au cours de la « Reconquista » (reconquête des territoires perdus).

« Santiago de Compostelle » connaît un tel succès dans la seconde moitié du IX^e siècle, qu'il faut édifier une nouvelle église consacrée en 899.

Alphonse II, le premier pèlerin

A l'orée du siècle, en ces temps où se produit cet événement exceptionnel que constitue la mise à jour de la sépulture d'un compagnon du Christ, l'Espagne est tout entière aux mains des musulmans, ces « terribles maures » qui prétendent imposer l'Islam... exceptées quelques montagnes isolées à l'extrême nord de la péninsule.

Les « Infidèles » n'ont subi qu'un seul revers dans leur inéluctable progression, en 722, face à quelques tribus asturiennes regroupées autour d'un chef, Don Pelayo, lors de la bataille de Covadonga.

Le vainqueur inaugure la lignée d'une monarchie tout entière consacrée à son indépendance. En 791, monte sur le trône un jeune monarque qui va marquer son époque, Alphonse II. Contemporain des deux personnages les plus importants de cette fin de millénaire, l'empereur d'Occident, Charlemagne (800-814) et l'émir Abd-al-Rahman II (822-852), Alphonse II va se révéler un politique d'envergure durant son très long règne, de 791 à 842.

Imposant « l'onction royale » des anciens rois goths, il légitime ainsi un pouvoir dont l'éclat va briller dans la capitale qu'il se choisit, Oviedo : palais royal, établissements de bains, églises et hôpitaux rivalisent bientôt de splendeur.

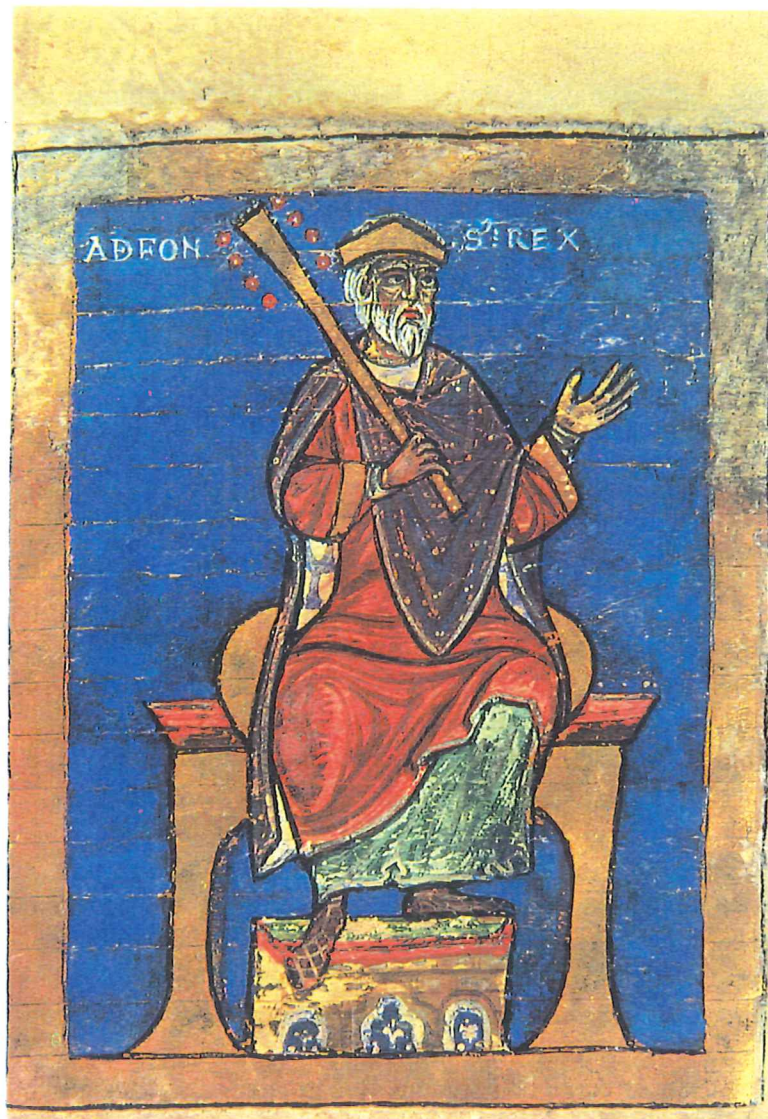
Sans doute influencé par les nombreux Mozarabes (chrétiens fuyant les persécutions de l'émirat musulman) présents à la cour, Alphonse II « le chaste », conçoit le premier l'idée de la « Reconquista », la reconquête des terres soumises aux Maures.

Lorsque lui parvient l'écho de la découverte du tombeau de Saint Jacques, le roi des Asturies se rend en pèlerinage près de Padron, dans le « champ de l'étoile », ce « campus stellae » appelé à passer à la postérité.

Il inaugure la plus ancienne route du pèlerinage de Santiago, celle qui relie la ville d'Oviedo à Compostelle, à travers les Asturies Occidentales, en passant par les cités de Las Regueras, Grado, Salas, Tineo, Allande et Grandas de Salima.

Il fait surtout édifier une église de pierre sur le site sacré. Très tôt, les pèlerins affluent vers ce sanctuaire possédant de si précieuses reliques, celles d'un apôtre du Christ.

Désormais, la dévotion à Santiago servira de caution religieuse à une vaste entreprise politique, la Reconquista, reconquête des terres autrefois chrétiennes ... puisque la Tradition a fait de Saint Jacques l'évangéliste de l'Espagne aux premiers temps de la chrétienté.



Alphonse II, Le Chaste : le premier pèlerin de Saint Jacques
Miniature de la cathédrale de Compostelle (XII^e - XIII^e siècle)

Santiago et la Reconquista

La Reconquista s'est étendue sur plusieurs siècles : de 722, la première victoire d'un chef chrétien, Don Pelayo, à Covadonga, jusqu'au 2 janvier 1492, avec la prise de Grenade. Boabdil, le dernier chef musulman remet en personne les clés de la ville aux rois catholiques Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille qui s'installent le même jour au fabuleux palais de l'Alhambra.

La Reconquête est achevée.

Le culte de Saint Jacques y a participé activement, tout d'abord, par la symbolique : Saint Jacques est le « Matamoros », le « tueur de Maures ».

844 : Clavijo

Lorsque l'on considère la statuaire de l'apôtre, on constate une notable différence entre l'Espagne et les autres pays européens. Dans ces derniers, Saint Jacques apparaît le plus souvent en pèlerin avec ses attributs habituels : coquille, pèlerine, bourdon et besace.

En Espagne, il est souvent représenté sur un cheval fougueux piétinant les Maures vaincus ... illustration de la légende née de la victoire des troupes chrétiennes de Ramiro I^{er} (Roi des Asuries de 842 à 850) sur les combattants de l'émir Abd-al-Rahman II, en 844, à Clavijo (à 17 km de Logrono, capitale de la Rioja).

Or, selon cette légende, la veille de la journée victorieuse, Ramiro I^{er} eut la vision de Saint Jacques sur un cheval blanc menant les chrétiens au combat, vision qui se renouvela durant la bataille, assurant ainsi leur victoire.

Désormais, la Reconquista s'effectuera au cri de guerre de « *Santiago et cierra Espana !* » (Saint Jacques et l'Espagne unie !).

II - Le développement du pèlerinage (XI^e – XIV^e siècle)

Les terreurs de l'an mil ayant vécu, le XI^e siècle voit surgir à travers tout l'Occident chrétien un extraordinaire élan d'énergie et de foi dont « l'art roman » est sans doute la plus belle expression.

Et pourtant le schisme entre l'église d'Orient et l'église d'Occident est définitivement consommé en 1054. L'année suivante, la victoire des Turcs sur le califat des Abassides interdit le pèlerinage à Jérusalem et les lieux saints.

Désormais, deux pèlerinages vont se disputer les faveurs des chrétiens d'Occident : les « Romieux » (ou « Roumieux ») se rendront à Rome sur les tombeaux des apôtres Pierre et Paul, les « Jacquets » à Saint-Jacques-de-Compostelle.

De la moitié du XI^e au XIV^e siècle, le pèlerinage de Compostelle vit son apogée : les chemins de Saint-Jacques se dessinent peu à peu à travers toute l'Europe ; églises et chapelles sortent de terre, des mains des compagnons-bâisseurs ; monastères et hôpitaux accueillent les pèlerins sur les « routes » du pèlerinage.

Dans le Nord de l'Espagne, sur les chemins suivis par les pèlerins, des villes surgissent du néant, à seule fin de répondre aux besoins des Jacquets. Attirés par des promesses de terres gratuites et privilèges de toutes sortes, des maçons, charpentiers, marchands ... de tout l'Occident s'établissent dans les cités traversées ou nouvellement créées. On mesure mal aujourd'hui les bouleversements apportés par le pèlerinage de Compostelle à travers toute l'Europe ! Sous l'impulsion de la puissante abbaye de Cluny, des millions de pèlerins, de toutes classes sociales, quittent leur logis en direction de la Galice et de son sanctuaire sacré, Santiago de Compostella.

III - Heurs et malheurs du pèlerinage (XV^e - XX^e siècle)

Après avoir connu son heure de gloire au XII^e siècle, le pèlerinage à Compostelle subit un sérieux « coup de frein » au XIV^e et XV^e siècle : les batailles incessantes entre Français et

Anglais durant la guerre de Cent ans (1337-1453), rendaient les chemins particulièrement dangereux.

La Réforme lui porta un coup presque fatal. Initiée par Luther (1483-1548), celle-ci remporta un vif succès à travers toute l'Europe. Or ses partisans s'opposaient à la vénération des reliques des saints et donc des pèlerinages qui les accompagnaient.

Les guerres de religion qui couvrirent de sang la France au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle ralentirent sérieusement le pèlerinage à Compostelle ... d'autant que les « coquillards », véritables bandes armées de truands, y sévissaient de plus en plus, détraquant les pèlerins quand ils ne les trucidèrent pas purement et simplement.

Après avoir connu un regain de popularité en France durant le règne de Louis XIII (1610 à 1643), le pèlerinage de Compostelle subit ensuite les vicissitudes des guerres entre la France et l'Espagne. Dénonçant « *les désordres qui se produisent dans le royaume sous le prétexte de dévotion et de pèlerinage* », Louis XIV promulgue un édit, en août 1671, les réglementant.

Son successeur, Louis XV, va encore plus loin, interdisant les pèlerinages en pays « étrangers ».

La Révolution Française et l'Empire ne feront rien pour lui redonner vie. On pourrait penser que la reconnaissance officielle de l'authenticité des reliques de Saint Jacques (à l'occasion de fouilles dans la cathédrale), en 1854, par la papauté allait donner le signal d'un renouveau. En fait, il faudra attendre la seconde moitié du XX^e siècle, pour voir les jacquets reprendre le chemin de leurs glorieux aînés.

L'activité inlassable de quelques personnalités, telles que Jeanne Viellard et René De La Coste-Messelière, est à l'origine d'une véritable « seconde jeunesse » du pèlerinage, comme le prouvent ces quelques événements majeurs :

- 1982 : le pape Jean-Paul II se rend à Compostelle
- 1987 : le conseil de l'Europe déclare les chemins de Compostelle « premier itinéraire culturel européen »
- 1989 : le pape Jean-Paul II accueille la jeunesse d'Europe à Compostelle.
- 1993 : année jubilaire. Le roi d'Espagne Juan Carlos préside les grandes fêtes de Saint-Jacques.
- 1999 : année jubilaire

IV - Le pèlerin de Compostelle

« Les hommes du XII^e siècle ont aimé passionnément ces grands voyages. Il leur semblait que la vie du pèlerin était la vie même du chrétien. Car qu'est-ce le chrétien ? Sinon un éternel voyageur, un passant en marche vers une Jérusalem éternelle »

Il faut toujours avoir à l'esprit ces propos du célèbre historien du Moyen Age, Emile Mâle, si l'on veut comprendre les raisons qui poussaient ces hommes et ces femmes à quitter leur demeure pour prendre le chemin, ô combien périlleux, de Saint-Jacques-de-Compostelle.

A - Les motivations des jacquets

Elles apparaissent fort diverses : il s'agit parfois d'un pèlerinage-pénitence imposé par l'église pour le rachat de péchés graves. Un bon exemple nous est fourni par le ou les

pèlerinages prescrits, au cours du XIII^e siècle, aux personnes suspectes d'adhésion à l'hérésie cathare. Ainsi, en 1258, un habitant de Najac fut-il condamné, sous ce motif, à effectuer cinq pèlerinages : Compostelle, Rocamadour, Conques, Notre-Dame du Puy-en-Velay et Notre-Dame de Montpellier.

Le pèlerinage à Compostelle s'effectuait parfois à la suite de l'accomplissement d'un vœu, une guérison obtenue, par exemple.

Le goût de l'aventure guidait également certains pèlerins : espoir d'une vie plus facile sur ces terres du Nord de l'Espagne, la possibilité d'exprimer ses talents d'artisan (maçon, tailleur de pierres, charpentier ...) ou de commerçant, dans les villes de passage, ne sont pas non plus à négliger, dans les diverses sources de motivation.

Mais l'état d'esprit qui animait la majorité des pèlerins s'explique avant tout par l'immense ferveur dont jouissait Compostelle ; toucher le tombeau d'un apôtre du Christ rapproche de Dieu. C'est la foi, une foi ardente et profonde qui guidait les Jacquets sur les chemins. De retour au pays, c'est un « homme nouveau » qui imposait le respect et faisait l'admiration de tous.

B - L'équipement du pèlerin

Il nous est parfaitement connu par l'une de ces nombreuses chansons entonnées le long des chemins (rien de tel pour se donner du courage !).

*« Des choses nécessaires
Il faut être garni ;
A l'exemple des Pères
N'être pas défourni
De bourdon, de malette
Aussi d'un grand chapeau
Et contre la tempête
Avoir un bon manteau ».*

*« Ma calebasse est ma compagne
Mon bourdon, mon compagnon,
La taverne m'y gouverne
L'hôpital, c'est ma maison ».*

Au Moyen Age, seuls les membres de la noblesse et du haut clergé pérégrinaient à cheval. L'immense cohorte des jacquets s'en allait à pied sur les mauvais chemins de France... et de Navarre ! (sans oublié la lointaine Galice)

L'équipement du pèlerin s'est précisé au fil des siècles : de simples sandales habillaient, le plus souvent, les pieds de ces humbles marcheurs de la foi. Les vêtements variaient selon les époques et les traditions propres à chaque pays. La « pèlerine », grande cape parfois renforcée de cuir, recouvrant les vêtements, fit son apparition au cours du XV^e siècle et se généralisa par la suite ; de même que le chapeau de feutre à larges bords.

Outre les vêtements, le jacquet se munissait de quelques attributs indispensables :

-Le « **bourdon** »

C'est le bâton qui lui servait d'appui pour la marche... et d'arme contre les brigands, « coquillards » (faux pèlerins) et d'autres bêtes féroces : chiens et loups.

-la besace

C'est un petit sac en peau de bête où le pèlerin rangeait sa réserve de pain.

-la gourde ou calebasse pour garder la boisson

Il convient de signaler ici le caractère sacré de deux des attributs du jacquet : le bourdon et le besace.

Quand un pèlerin se décidait à partir à Compostelle, il commençait d'abord par mettre en ordre ses affaires ... et rédiger son testament !

Il devait suivre ensuite une cérémonie religieuse spéciale, dans l'église paroissiale : pourvu de la besace et du bourdon, le futur jacquet s'agenouillait devant l'autel où un prêtre bénissait ces insignes en récitant une prière particulière, dont il nous reste de nombreux témoignages. Ainsi, celle à l'honneur à Lyon, au XII^e siècle, telle qu'elle apparaît dans le Pontifical :

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, reçois cette besace, insigne de ta pérégrination, afin que bien mortifié et purifié, tu mérites de parvenir à l'église de saint Jacques où tu veux te rendre et, qu'ayant achevé ton voyage, tu reviennes vers nous en bonne santé et joyeux, par la grâce de Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Reçois ce bâton, réconfort contre la fatigue de la marche dans la voie de ton pèlerinage, afin que tu puisses vaincre toutes les embûches de l'ennemi et parvenir en toute tranquillité au sanctuaire de saint Jacques et que, ton but atteint, tu reviennes avec joie par la grâce de Dieu ».

-la coquille

C'est l'emblème spécifique du pèlerinage de Compostelle. Pourquoi une coquille ? En fait, l'origine est mal connue et les légendes abondent en la matière !

Le jacquet ne pouvait acquérir la fameuse coquille qu'au terme de son pèlerinage à Compostelle. Cousue ensuite sur le chapeau, la besace ou la pèlerine, la coquille symbolisait l'accomplissement du pèlerinage, la récompense suprême.

Elle perdit, hélas, son caractère sacré au fil des siècles : la charité étant la règle absolue envers les pèlerins de Compostelle (soins, hébergement, nourriture), la tentation était grande pour les faux-pèlerins, les « coquillards », d'en arborer également. De nombreux mendiants se faisaient ainsi nourrir et héberger gratis (comment les distinguer des vrais pèlerins dont l'allure et les vêtements en faisaient souvent des « frères de misère »).

Les confréries de Saint Jacques

Réservées aux seuls pèlerins ayant fait le pèlerinage de Compostelle, les confréries de Saint Jacques se sont multipliées aux XIV^e et XV^e siècle.

Celles-ci disposaient de statuts particuliers et leurs membres arboraient fièrement leur uniforme le jour de la fête de « Monsieur Saint Jacques », le 25 juillet. Après la messe et la solennelle procession, venait l'heure des joyeuses agapes ... et autres ripailles.

Entretien le culte de leur saint patron, exerçant des œuvres de piété et charité, les confréries de Saint Jacques se voyaient attribuer fréquemment des chapelles particulières dans les églises.

Leur souvenir nous a été transmis par des registres spéciaux, tel le « livre du bienheureux Jacques » rédigé par la confrérie Saint Jacques de Villefranche-de-Rouergue. Fondée en 1493 par vingt et un anciens jacquets, celle-ci fut active jusqu'à la Révolution.

V - Les chemins de Saint Jacques

A - Les quatre routes de Compostelle

« Quatuor viae sunt que ad sanctum Jacobum tendentes ... »

« Il y a quatre routes qui, menant à Saint Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina, en territoire espagnol ; l'une passe par Saint-Gilles (du Gard), Montpellier, Toulouse et le Somport ; une autre par Notre-Dame du Puy, Sainte-Foy de Conques et Saint-Pierre de Moissac ; une autre traverse Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, Saint-Léonard en Limousin et la ville de Périgueux ; une autre encore passe par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux.

La route qui passe par Sainte-Foix, celle qui traverse Saint-Léonard et celle qui passe par Saint-Martin se réunissent à Ostabat et après avoir franchi le col de Cize, elles rejoignent à Puente de la Reina celle qui traverse le Somport ; de là un seul chemin conduit à Saint-Jacques ».

Ces quelques lignes sont extraites du plus ancien « guide touristique » connu : « le guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle ».

Rédigé en latin, entre les années 1130-1140, ce « guide » est un document historique exceptionnel car il nous détaille les itinéraires principaux suivis par les jacquets.

Autre intérêt majeur, la description des églises et sanctuaires à vénérer par les pèlerins : le tombeau de Saint Gilles à Saint-Gilles du Gard ou celui de Saint Eutrope à Saintes par exemple.

Cet ouvrage nous fournit également de précieuses informations sur la réputation dont jouissaient ces lieux de pèlerinage abritant des reliques ou « corps saints », sur les quatre routes principales :

-La Via Turonensis

Pour les pèlerins venant du Nord de l'Europe, d'Angleterre, ceux qui partaient de Normandie ou passaient par Paris, Saint-Martin à Tours est le point de départ de l'une des « routes ». Puis il faut se rendre sur les tombeaux de Saint Hilaire à Poitiers, Saint Jean à Angély, Saint Eutrope à Saintes et Saint Seurin à Bordeaux.

-La Via Lemovicencis

Elle part de Sainte Marie-Madeleine à Vézelay et passe par les sanctuaires de Saint Léonard à Noblat et Saint Front à Périgueux.

-La Via Podiensis

Notre-Dame au Puy-en-Velay est le point de départ. Elle passe par Conques (reliques de Sainte Foy) et Saint-Pierre de Moissac.

-La Via Tolosana

Arles et ses nombreux corps saints (Trophime, Césaire ...) est le point de départ. Saint Gilles (du Gard) est ensuite une étape obligée, de même que Saint-Guilhem-Du-Désert (reliques de Saint Guillaume). Saint Sernin, à Toulouse, acquit une telle célébrité au cours des siècles que cette route a pris le nom de la ville, la Via « Tolosana ».

B - Les voies secondaires

A côté de ces quatre grandes routes du pèlerinage, il existait de nombreux chemins « secondaires ». Il ne faut surtout pas croire que les pèlerins suivaient aveuglément ces quatre routes principales.

Les chemins de Compostelle ont évolué au cours des siècles pour de multiples raisons : la création de nouveaux ponts ou chemins, les guerres interdisant le passage de telle ou telle région, les conditions climatiques (imaginez la traversée de l'Aubrac, en plein hiver) etc...

Ainsi, après avoir vénéré le tombeau de Saint Léonard à Noblat, à côté de Limoges, de nombreux pèlerins quittaient la « Via Lemovicencis » pour cheminer vers Rocamadour et sa célèbre Vierge Noire. C'est que Rocamadour fut du XIII^e au XVI^e, l'un des pèlerinages les plus célèbres de la chrétienté.

Mais qu'ils fussent ceux des quatre routes principales ou ceux des voies secondaires, tous les chemins menaient à Compostelle !

VI - La vie des pèlerins sur les chemins

« Ils peuplent la paysage du Moyen Age. On les voit se grouper au printemps, comme des migrateurs à la saison de l'envol. Dans le Livre d'heures de la duchesse de Bourgogne, avril et septembre sont les mois du pèlerin : le départ aux beaux jours, le retour si Dieu le veut, avant les vendanges et l'hiver.

Il en part de tous les coins de l'Occident. Ceux des villages gagnent les bourgs, ceux des bourgs se retrouvent au plus proche sanctuaire ou mieux, si possible, à l'un des quatre grands rassemblements du Chemin de Compostelle : Saint-Martin de Tours, la Madeleine de Vézelay, Notre-Dame du Puy et Saint-Trophime d'Arles.

On reste bien souvent entre pays, pour se soutenir, se défendre, se comprendre.

*Sem pelgrin de vila aycela
Que Orlbac proch Jordan s'apela.
(Nous sommes pèlerins d'Aurillac
La ville proche de la Jordanne)*

Ces lignes sont extraites du remarquable ouvrage de Barret et Gurgand : « Priez pour nous à Compostelle » (Hachette littérature)

Il faut le lire pour comprendre toutes les difficultés que devaient affronter les pèlerins sur les chemins, avant d'atteindre Santiago de Compostella. Entre mille dangers, citons tout particulièrement :

-le franchissement des fleuves

« Le chemin de Saint-Jacques croise deux fleuves qui coulent près du village de Saint-Jean de Sorde, l'un à droite, l'autre à gauche ; l'un s'appelle gave, l'autre, fleuve ; il est impossible de les traverser autrement qu'en barque. Maudits soient leurs bateliers ! En effet, quoique ces fleuves soient tout à fait étroits, ces gens ont cependant coutume d'exiger de

chaque homme qu'ils font passer de l'autre côté, aussi bien du pauvre que du riche, une pièce de monnaie et pour un cheval, ils en extorquent indignement par la force, quatre. Or leur bateau est petit, fait d'un seul tronc d'arbre, pouvant à peine porter les chevaux ; aussi quand on y monte, faut-il prendre bien garde de ne pas tomber à l'eau. Tu feras bien de tenir ton cheval par la bride, derrière toi, dans l'eau, hors du bateau, et de ne t'embarquer qu'avec peu de passagers, car si le bateau est trop chargé, il chavire aussitôt.

Bien des fois aussi, après avoir reçu l'argent, les passeurs font monter une si grande troupe de pèlerins que le bateau se retourne et que les pèlerins sont noyés ; et alors les bateliers se réjouissent méchamment après s'être emparés des dépouilles des morts ». (« Guide du pèlerin », page 21)

Fichtre ! Le passage du gave d'Oloron n'était vraiment pas de tout repos.

Ce qui est plus grave, c'est qu'il existe de multiples exemples de ce genre à propos des périls engendrés par le passage des rivières et des fleuves.

-Les coquillards et autres « escrocs »

Ayant déjà décrit ces faux pèlerins qu'étaient les « coquillards », je me contenterai de rappeler ici les nombreux escrocs et faux péagers guettant les crédules pèlerins. Le « guide du pèlerin » dresse un portrait saisissant de ces faux péagers sévissant en pays Basque (quel contraste avec le chaleureux accueil rencontré aujourd'hui par les pèlerins-randonneurs en cette superbe région !).

« Dans ce pays, il y a de mauvais péagers, à savoir auprès des ports de Cize, dans le bourg appelé Ostabat, à Saint-Jean et Saint-Michel-Pied-de-Port ; ils sont franchement à envoyer au diable. En effet, ils vont au-devant des pèlerins avec deux ou trois bâtons pour extorquer par la force un injuste tribut, et si quelque voyageur refuse de céder à leur demande et de donner de l'argent, ils le frappent à coups de bâton et lui arrache la taxe en l'injuriant et le fouillant jusque dans ses culottes ». (« Guide du pèlerin », page 23)

VII - L'hébergement

Aujourd'hui, quand vous cheminez sur le GR 65, le « chemin de Saint-Jacques », vers Compostelle, vous avez le choix entre de nombreux gîtes d'étapes ou hôtels confortables, tout au long de votre pérégrination. Mais quelle était la situation au Moyen Age ? C'est encore le fameux guide du pèlerin qui nous donne la réponse :

« Les pèlerins pauvres ou riches qui reviennent de Saint-Jacques ou qui y vont doivent être reçus avec charité et égards pour tous ; car quiconque les aura reçus et hébergés avec empressement aura pour hôte non seulement Saint-Jacques mais notre Seigneur lui-même, ainsi qu'il l'a dit dans son évangile « qui vous reçoit, me reçoit ».

« Nombreux sont ceux qui jadis encoururent la colère de Dieu par qu'ils n'avaient pas voulu recevoir les pèlerins de Saint-Jacques et les indigents ... ».

« Les hospices, ont été installés à des emplacements où ils étaient nécessaires, ce sont des lieux sacrés, des maisons de Dieu pour le réconfort des saints pèlerins, le repas des indigents, la consolation des malades, le salut des morts, l'aide aux vivants ». (« Guide du pèlerin », pages 11 et 123)

Du XII^e au XIV^e siècle, les chemins de Saint-Jacques voyaient pérégriner, chaque année, deux cent à cinq cent mille jacquets !

Pour nourrir, héberger et soigner une telle multitude, un véritable réseau d'accueil charitable se mit en place dès la seconde moitié du XII^e siècle. Des maladreries, maisons-

Dieu, hospices et hôpitaux s'édifièrent dans les campagnes les plus reculées, comme en certains sites privilégiés :

-L'entrée des villes

Aux portes des villes closes, au-delà des remparts, on vit se créer de véritables « faubourgs Saint-Jacques », rassemblant les édifices civils et religieux, assurant la nourriture terrestre et spirituelle des jacquets.

Celui de Parthenay, capitale de l'ancienne Gâtine, très fréquenté par les pèlerins au Moyen Age nous offre encore aujourd'hui un exemple vivant :

A la suite de son pèlerinage à Compostelle en 1169, Guillaume IX l'archevêque, seigneur de Parthenay, fit construire le prieuré de la Madeleine et l'église Saint-Jacques. Les pèlerins pouvaient s'y reposer et prier avant de franchir le pont du Thouet, passer la porte Saint-Jacques pour entrer dans la ville close. Sitôt passée cette porte, la rue de la Vault Saint-Jacques, leur offrait mille tentations avec ses boutiques et auberges.

« Le chant des cloches accueillait les groupes de pèlerins. Derrière les riches, à cheval et les bannières déployées, venait, marchant au chant des cantiques, la piétaille fourbue.

Robe de bure et grand collet, fanés, troués par les intempéries ... chapeau de feutre relevé sur le front ... le bourdon coiffé d'un pommeau sculpté ; la gourde où tiédit l'eau si rare ; au flanc, la panetière légère hélas, et dans la poche, bien plus légère encore, la bourse de celui qui a fait vœu de rester pauvre ». (« Vers Saint-Jacques-de-Compostelle » par Marie Mauron)

-Les points de passage difficiles ou dangereux

Le franchissement des cols de montagne, des rivières et des fleuves s'avérait une épreuve redoutable pour nos vaillants jacquets.

Du moins y trouvaient-ils l'assistance d'hospices et d'hôpitaux édifiés à l'initiative de puissants seigneurs ou d'ordres religieux. Des centaines d'hôpitaux édifiés à partir du XII^e siècle, qu'il me soit permis d'en citer deux des plus célèbres ... et qui encore de nos jours poursuivent leur vocation d'hébergement des pèlerins :

-L' hôpital d'Aubrac

En 1120, Adalard, vicomte des Flandres emprunte la Via Podiensis pour se rendre à Compostelle. Sur les hauteurs de l'Aubrac, il réchappe de peu à l'attaque de brigands.

Sur le chemin du retour, au même endroit, c'est une tempête de neige qui lui fait subir les pires tourments. Y voyant un « signe divin », Adalard fait édifier cet hôpital qui sauvera tant de pèlerins au fil des siècles.

-L' hôpital de Roncevaux

Edifié au XI^e siècle, cet hospice situé sur les hauteurs de ces montagnes basques, si périlleuses (faut-il rappeler l'histoire de Roland et Charlemagne !), accueille aujourd'hui encore les pèlerins au monastère.

Patrick Huchet

Conférence du 4 novembre 2000